

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE
DE BIBLIOTHEQUES

MICHEL DE MONTAIGNE LECTEUR :
ATTITUDES ET REFLEXIONS SUR
L'ACTE DE LIRE

MEMOIRE

PRESENTE PAR :

MBELO KADIONDO

DIRIGE PAR :

MONSIEUR GEORGES JEAN

PROFESSEUR A L'UNIVERSITE DU MANS



JUIN 1980

1980/27

SEIZIEME PROMOTION

KADIONDO (Mbelo)

Michel de Montaigne lecteur : attitudes et réflexions sur
l'acte de lire : mémoire / présenté par KADIONDO Mbelo ;
dirigé par Georges JEAN, ... - Villeurbanne : Ecole Nationale
Supérieure de Bibliothèques, 1980. - 31 p.

Michel de Montaigne lecteur.

Analyse des expériences de M. de Montaigne relatives aux pro-
blèmes de la lecture centrée sur ses habitudes et conduites de
lecture et sa bibliothèque.

TABLE DES MATIERES

<u>INTRODUCTION</u>	p. 1
<u>CHAPITRE I : Habitudes de lecture</u>	p. 2
. L'Age de nourrice et le Collège	p. 3
. Vie de magistrat, d'humaniste et de bibliothèque	p. 5
. Non-lecture	p. 6
<u>CHAPITRE II : Conduites de lecture de MONTAIGNE</u>	p. 8
. Notions de plaisir et d'ennui en lecture	p. 8
. Lecture passive et lecture active	p. 10
. Lecture pour un divertissement	p. 10
. Lecture pour un oubli	p. 11
. Lecture pour un enrichissement culturel	p. 12
. Lecture fonctionnelle ou utilitaire	p. 13
. Influence des habitudes corporelles sur la lecture	p. 15
<u>CHAPITRE III : Bibliothèque de Montaigne : local et fonds</u>	p. 18
. Local (emplacement)	p. 18
. Fonds (choix et usage)	p. 20
. Choix de livres	p. 20
. Livres et usage qu'il faut en faire	p. 21
. Livres et usage qu'il ne faut pas en faire	p. 24
. Bibliothèque de Montaigne et ses relations avec l'extérieur.	p. 25
. Vie de bibliothèque et relations de Montaigne avec l'extérieur	p. 26
<u>CONCLUSION</u>	p. 29
<u>BIBLIOGRAPHIE</u>	p. 30

INTRODUCTION

La "lecture" est un mode d'accès à la culture parmi d'autres : le cinéma, la radio et la télévision. Ces derniers donnent des informations rapides et instantanées et ne laissent pas beaucoup de temps pour leur appropriation.

La lecture permet une organisation et une possession personnelles des informations reçues. Son originalité tient surtout au fait qu'elle permet un accès facile et à meilleur compte et à la part importante d'initiative personnelle qu'elle comporte.

L'acte de lire est une activité de communication culturelle fondée sur le désir individuel. Par ses préférences et ses choix chaque lecteur se situe et se définit en personne. On peut lire pour se détendre, s'informer, assimiler une leçon, s'instruire; etc.

En fait le concept de "lecture" se révèle indéfinissable. Nous tenterons de cerner la spécificité de cette "chimie mentale" (1) en adoptant la définition de L. DECAUNES : "Lire c'est puiser un sens, c'est vouloir trouver une signification... : comprendre le texte lu, le goûter, pouvoir porter un jugement sur lui" (1)... Dans cette définition, l'acte de lire comprend trois niveaux :

- "comprendre le texte lu" signifie en traduire les idées dans les siennes, selon ses propres sensations ;

(1) DECAUNES (L.). - La Lecture. - Paris : Seghers, 1976. p. 18.

- "le goûter" n'est autre chose que s'en approprier, se mêler à lui, le faire revivre et en éprouver un plaisir de conscience ;

- "porter un jugement sur lui" veut dire que la traduction de ses idées et leur appropriation s'accompagnent d'une réflexion.

Cette définition est celle de la lecture-communication littéraire. Elle paraît le mieux rendre le tête-à-tête avec un écrit imprimé qu'est la lecture. La démarche que L. DECAUNES y préconise est proche de celle d'un auteur du 16e s. réputé passionné de lecture, matière même de notre exposé : Michel de Montaigne. Nous analyserons autant que cela nous sera possible les expériences de ce dernier relatives aux problèmes de la lecture - communication littéraire en les confrontant ^{avec} celles des spécialistes d'aujourd'hui.

Notre principale source d'inspiration sera son ouvrage célèbre : les "Essais". Cette tentative visant à ressaisir à travers cette oeuvre la progression de ses principes en matière de lecture comportera trois parties principales : les habitudes de lecture de l'auteur, ses conduites de lecture et sa bibliothèque.

CHAPITRE I - HABITUDES DE LECTURE

Les habitudes culturelles ne sont pas innées. Elles s'acquièrent par un processus éducatif. Pour Montaigne, l'acquisition et la pratique de la lecture correspondent aux périodes notoires de son existence : l'âge de nourrice, vie étudiante, carrière de maire et de magistrat, vie de retraite dans sa "librairie" (1).

(1) bibliothèque.

L'âge de nourrice et le collège

Dans les "Essais" au chapitre "de l'Institution des enfants", Montaigne nous donne son opinion sur l'éducation et l'instruction de l'enfant en général et de lui-même en particulier.

Il dit que les habitudes de lecture comme la science des moeurs doivent être inculquées de bonne heure à l'enfant. Il raconte comment son éducation a été l'objet des soins particuliers, sous la conduite d'un père dévoué... : "Feu mon père ayant fait toutes les recherches (...) d'une forme d'institution exquise..." (1) (Oeuvres Complètes, I, 26, p. 83). Dès les années de nourrice, le jeune Montaigne commence, selon les idées paternelles, ses premiers contacts avec l'école et les livres par l'apprentissage du latin : "... j'avais appris du latin tout aussi pur que mon maître d'école le savait..." (O.C., I, 26, p. 83).

D'une manière générale au cours de cette initiation à la Sciences des lettres et des moeurs, le principe est de ne pas contraindre Montaigne enfant : "... entre autres choses, il avait été conseillé de me faire goûter la science et le devoir par une volonté non forcée..." (O.C., I, 26, p. 84).

Ici Montaigne pédagogue nous fait savoir le rôle joué par l'enfance préscolaire et les facteurs liberté et volonté dans l'acquisition des premières habitudes culturelles. Les habitudes de lecture comme toutes les autres s'enracinent et s'intègrent à la personnalité de

(1) MONTAIGNE (Michel). - Oeuvres complètes. - Paris : Le Seuil, 1966. - (L'Intégrale).

l'enfant dans la mesure où leur apprentissage est librement mené à partir de la première enfance. Les premiers pas sont significatifs pour le reste de la vie. C'est eux qui déterminent l'attachement ou le non attachement ultérieurs à la lecture.

Ces idées sont d'actualité. Luc DECAUNES les souligne avec force : "Matrice de toutes les habitudes intellectuelles, l'enfance est le temps idéal de la formation du lecteur... "(1) "(...) c'est probablement durant cette période que s'élaborent les attitudes fondamentales envers les livres" (2).

Selon la pédagogie actuelle l'"école maternelle tente d'enraciner le pouvoir-lire futur de l'enfant dans un vouloir - lire qui suppose un vouloir - communiquer avec l'autre"... (3)

Le rôle de l'école maternelle est, somme toute, d'instaurer "un milieu qui donne appétence pour la chose écrite et singulièrement pour le livre" (3).

De même, le milieu paternel de Montaigne est tel qu'il conquiert petit à petit le pouvoir-lire jusqu'à son départ pour le collège.

Au Collège de Guyenne : renommé, comme tous les établissements de l'époque, pour sa discipline pénible et surtout pour le caractère livresque de son enseignement, Montaigne ne se pourvoie pas complètement. Ses répétiteurs le laissent suivre ses aspirations en matière de lecture. Il lit de l'Ovide, du Virgile, du Térence, du Plaute, etc. : "Le premier goût que j'ai eu aux livres, il me vient du plaisir des fables de la Métamorphose d'Ovide... (O.C., I, 26, p. 84).

(1) DECAUNES (L.). - Op. Cit., p. 208.

(2) La Faim de lire / ... - Paris : UNESCO ; PUF, 1973 p. 133.

(3) Le Pouvoir lire / Groupe français d'Education Nouvelle ; en collab. et sous la dir. de J. Jolibert et de R. Gloton. - Paris : Casterman, 1975. - p. 174.

Au Collège comme chez lui, le jeune Montaigne bénéficie du préceptorat de bonne qualité. Cela lui permet de ne pas s'égarer dans le fatras de livres imposés par le programme d'études et de développer son amour pour les manuscrits antiques.

L'auteur des "Essais" paraît insister sur la qualité du choix de l'enseignant. Celui-ci ne doit pas être un pédant : "... je voudrais aussi qu'on fût soigneux de lui choisir un conducteur qui eût plutôt la tête bien faite que bien pleine..." (O.C., I, 26, p. 74).

Aujourd'hui on s'accorde avec lui pour dire que l'efficacité des techniques d'enseignement de la lecture relève de la personnalité et de la compétence du maître. L. DECAUNES dit : "...l'école est une entité sans signification... La véritable action ne peut être menée que par le maître"... (1).

Cependant en matière de lecture, les méthodes et les circonstances scolaires ne sont pas seules en cause. Elles s'associent au caractère et aux tendances mentales de l'élève.

Selon les documents, les dispositions congénitales de Michel le rendent perméable à l'éducation et à l'instruction. Sa carrière de magistrat et sa vie de bibliothèque l'aident à accomplir, à répondre à sa vocation d'humaniste : "lire, retenir et se piquer d'émulation..." (2)

Vie de magistrat, d'humaniste et de bibliothèque

Non seulement ses grandes rencontres avec les textes antiques se situent dans le cadre familial et scolaire, mais aussi il se trouve dans le reste de structures socio-culturelles de l'époque des motivations et des incitations susceptibles de modeler et canaliser ses besoins en lectures. Ainsi à la Cour du roi Henri IV où il côtoie l'élite d'alors

(1) DECAUNES (L.). - Op. Cit., p. 112.

(2) MICHEL (Pierre). - Monluc, Montaigne in "Europe... n° 513-514, Janv. - Fév. 1972" p. 22-37.

et surtout au parlement de Bordeaux, où il se lie d'amitié avec E. de La Boétie, jeune magistrat épris de manuscrits antiques comme lui. Cette rencontre est providentielle. Elle le distingue et le charge de vocation d'humaniste et d'écrivain. Sa formation de lecteur, il la doit en grande partie à son adhésion à l'humanisme qui lui inspire jusqu'à la fin de sa vie un respect pluriel des grands textes antiques.

La désolation et la sottise de la vie publique l'obligent après la mort de son ami, à se retirer dans sa "librairie", ce qui aiguïsera davantage sa faim de lire.

Elevé parmi les doctes, dans un milieu riche en stimulations culturelles, Montaigne éprouve toujours des appétits profonds vis-à-vis du livre et ne peut s'en départir de son vivant.

Non-lecture

Il reconnaît cependant dans les "Essais", que si tout le cadre de son existence a contribué au façonnement de ses pratiques culturelles, il n'en est pas de même pour beaucoup de ses contemporains.

Il déplore le dégoût pour les livres inspiré par l'éducation par trop livresque et coercitive du collège aux nobles de son époque, si bien que ces derniers, après leur scolarité, retombent dans l'analphabétisme : "... j'estime que je n'eusse rapporté du collège que la haine des livres... (O.C., I, 26, p. 84).

Les spécialistes actuels de la lecture pensent que l'acquisition et la pratique de la lecture se font par un processus éducatif. Tout le cadre de l'existence de l'enfant y est impliqué ! Si la famille et

l'école ne sont pas chacune pour sa part culturellement satisfaisantes, l'enfant s'expose au risque de non-lecture. De même si le contexte social dans son ensemble est dépourvu d'institutions de distribution et de desserte, le plaisir de lire risque d'être ignoré de membres de cette société.

La proximité des livres et leur accessibilité excitent et entretiennent la faim de lire. Un quartier sans bibliothèque ni librairie n'encourage en rien à la lecture. Robert Escarpit de dire à ce propos : "... les pratiques culturelles de l'enfance et de l'adolescence encadrées dans les systèmes d'enseignement sont brutalement interrompues à la fin de la scolarité et, faute d'une structure d'accueil, elles sont abandonnées" (1). D'une manière générale, l'amélioration graduelle de la pratique de la lecture n'est possible qu'en fonction du nombre et de la qualité des incitations à son développement. Les enfants des milieux socio-culturels peu stimulants sont indubitablement en situation d'échec.

Toutefois devenir lecteur n'est pas une question d'un jour, mais d'un patient et long entraînement. L'enfant fera peu à peu de la lecture un plaisir. Montaigne nous en a donné l'exemple : faire apprendre librement et joyeusement à lire. Les bonnes conduites viendront avec le temps.

(1) La Faim de lire / publ. sous la dir. de R.E. Barker et R. Escarpit. - Paris : UNESCO ; P.U.F., 1973. - p. 118.

CHAPITRE II - CONDUITES DE LECTURE DE MONTAIGNE

Cet auteur passionné de lecture n'aborde pas tous les ouvrages de la même façon. Ses attitudes varient en fonction du désir à satisfaire. Il lit sans dessein, pour un divertissement, pour un oubli, pour un enrichissement culturel... Toute lecture attentive s'accompagne d'un plaisir et le cas échéant, elle débouche sur un dégoût. Les phénomènes psycho-physiologiques participent eux aussi aux conduites de lecture.

Notions de plaisir et d'ennui en lecture

L'auteur des Essais conçoit mal une lecture sans plaisir. Un texte satisfait l'esprit non pas quand il lui permet une jouissance d'idées et de phrases, mais un accomplissement de sa fonction naturelle de bien juger.

Chez lui, la joie d'un texte paraît plus pure et plus profonde. Il écrit pour se faire entendre et non pour les mots eux-mêmes. Il ne veut pas que la forme en vienne à retenir l'attention au dépens des idées : ... "les perfections et beautés de sa façon de dire nous font perdre l'appétit du sujet..." (O.C., II, 10, p. 172). ?

En outre dans les Essais, il donne l'exemple de Cicéron qui écrit d'une façon ennuyeuse (O.C., II, 10, P. 173).

Il ne supporte pas le livre qui lui suscite même la moindre difficulté : "Si ce livre me fâche, dit-il j'en prends un autre..." (O.C., II, 10, p. 171).

Donc pour lui, la joie provient de la façon dont les choses sont pensées et non de celle dont elles sont dites. L'affectation et la recherche de style conduisent à l'ennui.

D'après L. BELLENGER (1), une lecture sans plaisir est somnolente, fastidieuse. On éprouve d'abord un désir de lire, qui peu à peu, cède au plaisir. Celui-ci vient de la jouissance de l'attente ou suspens...

R. BARTHES (2), va plus loin. Il distingue la jouissance de la lecture du plaisir de la lecture. La lecture d'un texte ancien permet un plaisir et non une jouissance. Celle-ci n'est possible qu'avec un nouveau texte, car seul un nouveau texte bouleverse et émeut la conscience. Un texte ennuyeux, ajoute-t-il, est abstrait et frigide.

Une chose est, cependant, certaine pour les spécialistes d'aujourd'hui, c'est que l'ennui et le plaisir restent des notions très subjectives et relatives. C'est question de disponibilité d'esprit et de goût. Tel livre peut-être mortellement ennuyeux pour l'un et passionnant pour l'autre. Quoi qu'on dise, les concepts de plaisir et d'ennui sont fondamentaux. C'est d'eux que dépend la nature de conduites de lecture.

(1) BELLENGER (L.). - Les Méthodes de lecture. - Paris : P.U.F., 1978. - (Que sais-je ?) p. 16.

(2) BARTHES (R.). - Le Plaisir du texte. - Paris : Le Seuil, 1973; - p. 65.

Lecture passive et lecture active

Si un lecteur ne prend pas plaisir à ce qu'il lit, il n'interroge pas le texte. Sa lecture est, selon Escarpit (1) nonchalante, passive, sans ressort ni projet. Michel a eu recours à cette démarche dans certaines circonstances, comme cela arrive à tout lecteur : "Là je feuillette à cette heure un livre, à cette heure un autre, sans ordre, sans dessein..." (O.C.III, 3, p. 336).

Montaigne passe pour un chaud partisan de la lecture active, motivée et questionnante. Mais les avis divergent là-dessus. Pour certains il est amateur de lectures plaisantes et de lectures critiques pour d'autres. (2)

Cependant selon les témoignages des "Essais", ses choix et ses préférences paraissent être dictés par les différentes (circonstances) exigences des périodes de son existence : étude, divertissement, tristesse, etc.

A la lumière des théories actuelles, nous sommes amenés à relever chez Montaigne quelques conduites de lecture active dont les plus en vue ci-après.

Lecture pour un divertissement

Le grand humaniste cherche dans lecture une volupté, des sensations divertissantes. A ce titre, il considère la lecture comme un plaisir, un art de vivre : "je ne cherche aux livres qu'à m'y donner du plaisir par un honnête amusement..."(O.C., III, 3, p. 376).

(1) ESCARPIT (R.). - L'Écrit et la communication. - Paris : P.U.F., 1973. - (Que sais-je ?). p. 62.

(2) Thibaudet cité par Henri Weber salue Montaigne comme "le père et le maître des esprits critiques, in "Europe... ; n° 513-514, Janv.-Fév. 1972, p. 4. Jeanson insiste sur l'aspect divertissant de ses lectures cf. JEANSON (F.). - Montaigne par lui-même. - Paris : Le Seuil, 1958. - p. 191. - (Écrivains de toujours ; 3) p. 26.

Cette attitude est analogue à celle d'un lecteur de roman ou de poésie. Bellenger l'appelle "lecture sensuelle" et Decaunes "lecture vertige". La perception va au-delà des mots. On sort du monde physique pour entrer dans celui de l'imaginaire. L'état de concentration du sujet lisant frise un rêve particulier. C'est un état moitié instinctif, moitié réflexif, Toutefois dans cette fascination "la conscience critique et réflexive demeure à l'arrière plan, prête à intervenir si besoin..." (1) (2).

Cette opération de lecture inspire un plaisir fétichiste. Mais il arrive à un lecteur d'en éprouver un autre de nature compensatrice.

Lecture pour un oubli

Dans certaines circonstances ennuyeuses, l'auteur des "Essais" recourt à la lecture pour demander consolation et réconfort. C'est une lecture compensatrice, lecture passe-temps, hobby. Il lit pour se distraire et oublier les atrocités de la vie : "... il (livre) me console, en la vieillesse et en la solitude. Il me décharge du poids d'une oisiveté ennuyeuse..." (O.C., III, 3, p. 335).

Certains écrivains postérieurs à Montaigne reconnaissent également l'efficacité de cette stratégie : "Ainsi l'art a été, comme pour Flaubert, comme pour Proust, la seule compensation, le seul recours contre les misères de la vie..." (3)

Pour Montaigne comme pour ses successeurs, le plaisir de lire s'accompagne normalement d'une recherche d'un enrichissement culturel.

(1) BELLENGER (L.). - Op.Cit. p. 98.

(2) DECAUNES (L.). - Op. Cit ; p. 141 - 142.

(3) MOHRT (Michel). - L'Air du large : essai sur le roman étranger . - Paris : Gallimard, 1970. - p. 33.

Lecture pour un enrichissement culturel

Le grand humaniste, en plus d'un divertissement et d'une compensation, demande à la lecture non une science répétitive et indigeste, mais un éveil d'esprit susceptible de le stimuler à l'exercice de son propre jugement : "La lecture me sert spécialement à éveiller par divers objets mon discours (raisonnement) à embesogner mon jugement, non ma mémoire..." (O.C., III, 3, p. 332).

Ici cependant, son attitude paraît être plus qu'une recherche d'un enrichissement culturel superficiel. C'est quelque chose de plus pur, de plus profond, un acte de conscience. C'est un dialogue lecteur-auteur que lui-même appelle "Commerce" : "Je n'ai dressé commerce avec aucun livre solide, sinon Plutarque et Sénèque, où je puise comme les Danaïdes remplissant et versant sans cesse" (O.C., I, 26, p. 72). Cela suppose même des opérations de relecture.

A ce titre Jean ONIMUS pense que "la lecture" comporte une alternance de réceptions et de réponses à laquelle s'ajoute à un autre niveau, un moment de réflexion sur cet échange". (1)

L. DECAUNES appelle cette pratique culturelle chère à Montaigne, "lecture-contestation". Cette opération permet une discussion avec l'auteur admiré en vue de vérifier la qualité de son message. La contestation est très souvent, ajoute-il, à l'origine d'une pensée créatrice..." (2)

Cette idée de création implique celle d'écriture. La lecture est créatrice. Le livre est source, détonateur. Il permet d'imaginer pour aboutir parfois à la production.

(1) ONIMUS (Jean). - La communication littéraire. - Paris : Desclée de Brouwer, 1970. - p. 119.

(2) DECAUNES (L.). - Op. Cit.- p. 147.

On a normalement tendance à opposer "écriture" à "lecture". Pour F. VERNIER cette antinomie n'est pas évidente, les deux étant les "variantes du même couple idéologique" (1). R. BARTHES abonde dans le même sens : "La lecture est conductrice du désir d'écrire..." (2).

Cette citation veut dire qu'on ne désire pas forcément écrire comme ou sur l'auteur admiré. Mais en lisant d'une façon active et participative, le lecteur fait un travail de totale découverte semblable à celui de l'écriture. Il s'identifie à l'auteur, prend sa place et cherche à s'insinuer par imagination dans sa vie. Donc pour BARTHES, lire est en même temps écrire même par imagination.

Au sujet du lien lecture-écriture Proust pense ceci : "L'acte d'écrire suppose une découverte préalable de la littérature basée elle-même sur un autre acte, l'acte de lire" (3)

Par ailleurs la production littéraire est, aujourd'hui, en baisse. La lecture ne joue plus son rôle de ferment. Elle devient de plus en plus utilitaire.

Lecture fonctionnelle ou utilitaire

Ici on a le désir et le plaisir de lire comme dans les procédés ci-dessus. Mais le texte ne captive pas le sujet lisant. Le désir de celui-ci est de déchiffrer le texte en vue d'assimiler les connaissances. C'est une lecture d'élève, d'étudiant, de tout pro-

- (1) VERNIER (F.). - L'Écriture et les textes. - Paris : Ed. Sociales 1974 p. 65.
- (2) R. BARTHES. - Etudes sur la lecture in "Le Français aujourd'hui, n° 32, Janvier 1976, p. 11-18.
- (3) Proust cité par POULET (Georges). - La Conscience Critique. - Paris : Corti, 1971. - p. 50.

fessionnel avide d'informations rapides pour l'efficacité de son service. Donc la lecture devient obligation, nécessité, voire imposition.

Montaigne se dresse contre ce genre de conception de la lecture. Il dit qu'il ne faut pas lire pour un quelconque profit matériel : "J'étudiais, jeune pour l'ostentation, depuis, un peu, pour m'assagir, à cette heure pour m'ébattre, jamais pour un quêt..." (O.C., III, 3, p. 336). Il s'indigne contre ses contemporains qui cherchent dans les lettres des profits lucratifs et non le bon jugement et le savoir faire.

Les tenants des théories de lecture comme L. DECAUNES (1) se soutiennent que certains procédés de lecture peuvent se combiner. Ainsi peut-on passer dans un même laps de temps de "lecture-plaisir" à "lecture-contestation". Ce passage n'est pas possible entre lecture fonctionnelle et lecture-contestation, en vertu de leur incompatibilité. Car "on ne peut à la fois chercher une vérité et prétendre l'avoir trouvée"⁽¹⁾. Pour eux la lecture-contestation est seule porteuse de la vraie culture.

A ce titre ils marchent sur les traces de Montaigne qui nous donne la définition du lecteur idéal : "Un suffisant lecteur découvre souvent ès écrits d'autrui des perfections autres que l'auteur y a mises et apperçues" (O.C., I, 25, p. 68-72).

(1) DECAUNES (L.). - Op. Cit., p. 152-153

Cette citation résume une démarche culturelle fondée sur un questionnement libre du texte. C'est un comportement de tout lecteur actif et critique qui cherche à découvrir ce que l'auteur n'a pu découvrir ou ce qu'il n'a pas dit comme il se doit pour l'aider à corriger et à parfaire son oeuvre.

Les écrivains postérieurs à Montaigne comme Proust (1) pensent que pour arriver à la réalisation d'un tel exploit le lecteur doit produire un effort concentré et coopérer totalement avec l'auteur.

Les conduites de lecture s'accompagnent normalement des phénomènes psychophysiologiques.

Influence des habitudes corporelles sur la lecture

Outre les parcours des yeux lent ou rapide selon les cas, la capacité d'attention, la mémoire et l'imagination, l'acte de lire implique d'autres postures corporelles. Celles-ci par habitude deviennent indispensables au rythme de la lecture. Elles sont dans la plupart des cas instinctives. Elles se retrouvent aussi chez le grand humaniste.

Ce dernier dit qu'il faut lire debout en gigotant les pieds et en se balladant par moments pour garder l'esprit en éveil et ne pas endormir les idées : "Tout lieu retiré requiert un promenoir. Mes pensées dorment si, je les assieds. Mon esprit ne va pas si mes jambes ne l'agitent" (O.C., III, 3, p. 336).

(1) Proust Cité par POULET (G.). - Op. Cit.. - p. 50

Pour L. BELLENGER ces attitudes physiques correspondent à ce qu'il appelle "maniaquerie de la lecture". C'est un cérémonial, des rites qui permettent au lecteur de se mettre à l'aise, d'être en équilibre psychophysiologique en vue d'une lecture attentive et participative. (1).

A part ce cérémonial corporel, l'acte de lire comporte une dimension psychologique importante. Ici se retrouvent des facultés intellectuelles indispensables à l'efficacité d'une lecture : la mémoire et l'imagination. L'acte de lire ne peut se passer de ces facultés.

La mémoire permet l'intériorisation et la rétention à court ou à long terme des traces de lectures. Montaigne lui reconnaît cette capacité. Il l'appelle "outil de merveilleux service, réceptacle et étui de la science". Mais il se plaint de son peu de mémoire. Celle-ci lui fausse compagnie tant en ce qui concerne ses propres écrits que ses lectures : "... ma mémoire désempare ce que j'écris comme ce que je lis..."(O.C., II, 16, p. 270). Pour suppléer à cette défaillance il recourt à la mémoire de papier.

Actuellement la mémoire jouit du même crédit. Quant aux méthodes de l'enseignement, elles cherchent à développer la rapidité de la lecture. On croit que l'augmentation de la rapidité de la lecture est liée au développement de la capacité de la mémoire. Cette capacité ne peut se développer que par un certain nombre d'exercices appropriés. La mémoire et l'imagination sont au service l'une de l'autre.

(1) L. Bellenger. - Op. Cit., p. 17.

Si Montaigne connaît les ressources de la mémoire, il se défie, par contre, de l'imagination.

Il dit de celle-ci qu'elle est maîtresse d'erreurs. Dans le tome I des Essais au chapitre de l'Oisiveté, il dit que l'imagination engendre la dispersion et la confusion des pensées. Elle cause des extases et des défaillances extraordinaires, met en crédit les visions et les enchantements. Il la considère, en outre, comme une faculté commune aux bêtes et aux hommes. Aujourd'hui on pense que le rôle joué par l'imagination dans l'acte de lire est des plus éminents. Elle reproduit des images du passé et en crée des nouvelles. Grâce à elle, ce que dit le texte, le lecteur le transforme en personnages, en lieux, etc. autres que ceux imaginés par l'auteur. Sans imagination la lecture ne se ferait qu'au ras du texte.

Selon J. ONIMUS l'imagination a, en matière de lecture, une fonction essentiellement symbolique : "L'imaginaire, souligne-t-il, n'est pas l'irréel, il est au contraire l'expression de l'authentique, la seule façon de la faire émerger..." (1).

Pour L. DECAUNES l'habitude de lecture permet de développer la faculté de l'imagination : "Elle (lecture) est pour le lecteur une merveilleuse école de l'imagination" (2).

Donc l'imagination permet au lecteur un dépassement de la chose écrite. Dans l'ensemble les praticiens de la lecture insistent sur la méthode. Sans méthode disent-ils, la lecture est décevante. Et souvent on ne trouve pas ce que l'on veut et tout débouche sur la passivité.

(1) ONIMUS (J.). - Op. Cit., p. 120

(2) DECAUNES (L.). - Op. Cit., p.242

L'auteur des Essais paraît y avoir pensé avant eux. Face à un livre il varie les stratégies. Il a comme tout lecteur des réactions passives ou actives. En cas de comportement actif, quelle que soit la direction de l'approche, le désir ou plaisir de lire reste le point de départ, l'élément moteur. Montaigne se révèle avant tout comme un modèle du lecteur contestataire.

Aux conduites et phénomènes psychophysiologiques impliqués dans l'acte de lire s'ajoutent les cadres ou espaces, conditions matérielles dans lesquelles doit se dérouler la lecture.

CHAPITRE III - BIBLIOTHEQUE DE MONTAIGNE : LOCAL ET FONDS

Ici nous découvrons la bibliothèque du grand humaniste. Notre intérêt se porte particulièrement à son local (emplacement), à son fonds (choix et usage) et aux relations du maître du logis avec la vie extérieure.

Local (emplacement) : Montaigne comprend que c'est la meilleure réponse au désir de lire^{que} de se retrancher du monde. L'environnement du lecteur doit être calme. Une bibliothèque est un lieu de recueillement, de rêve, et de réflexion. Elle doit être à l'abri de toutes sortes de gênes. Pour ce faire, il l'installe au troisième étage d'une tour séparée du reste de la maison : "Elle est au troisième étage d'une tour (...) c'est là mon siège (...). J'essaie (...) à soustraire ce seul coin à la communauté et conjugale et filiale et civile (O.C., III, 3, p. 336).

Toutes ces dispositions prises par ce fervent lecteur ont pour but d'accentuer la solitude de cette demeure enchantée et par voie de conséquence celle du lecteur passionné qu'il est lui-même.

Les écrivains postérieurs à Montaigne comme Proust pensent que la solitude est un cadre idéal pour un travail de découverte intellectuelle. (1)

Aujourd'hui certains tenants croient peu à la nécessité de cette solitude. On peu lire n'importe où, disent-ils, sans manquer de s'isoler, la lecture en soi étant un acte solitaire. Quant on lit même en public on s'installe dans la lecture et on s'isole du monde : "L'homme qui lit se retire en lui-même comme un héros dans sa tente. Et peu lui importent le lieu, l'heure, l'entourage..." (2)

Cependant l'idéal serait d'avoir un local ou un établissement approprié destiné à cette activité hautement intellectuelle qu'est la lecture.

Labeauté de l'architecture de ce logis n'a pas manqué d'éblouir son propriétaire. Il s'écrie : "Ma librairie belle entre les librairies de village". (3)

Pour rendre son séjour dans cette demeure plus agréable et plus enchanté, il couvre les murs et les poutres d'inscriptions, de sentences latines et grecques et de diverses peintures représentant des scènes mythologiques, des épisodes guerriers, etc.

Tout ce décor a un rôle non seulement esthétique, mais aussi édifiant et stimulant. Il lui rappelle les grandes lignes de morale et l'incite à la lecture.

(1) Proust cité par J. ONIMUS. - Op. Cit. p. 130.

(2) DECAUNES (L.). - Op. Cit., p. 234.

(3) MONTAIGNE (M. de). - Essais. - Paris : Garnier Frères, 1957. - p. 376 (tome III).

Les bibliothéconomes pensent qu'une bibliothèque publique ou d'étude doit être installée non dans un endroit quelconque, mais dans des locaux suffisamment spacieux. Son emplacement doit être choisi de manière à la rendre facilement accessible. On se souciera d'y rendre un cadre propre à l'étude. Ceci suppose que soient remplies certaines conditions de calme et de confort de façon à faire de la bibliothèque une demeure attrayante pour les lecteurs en vue de la meilleure exploitation du fonds.

Fonds : choix et usage

a) Choix de livres

La bibliothèque de Montaigne contient près de "mille livres" (1). Les sources d'acquisition de ces derniers sont diverses. Certains ont été hérités de La Boétie, son ami le plus cher. D'autres acquis par lui-même. Dans cette acquisition il donne, semble-t-il, préférence aux livres des Anciens. Ces collections renferment des ouvrages de divertissement (romans, poésies, théâtre) et de morale (histoire, philosophie sceptique, etc.)

L'auteur des Essais semble insister sur un choix pertinent de livres. Si l'on veut en tirer des profits attendus : "Les livres ont beaucoup de qualités agréables à ceux qui les savent choisir... " (O.C., III, 3, p. 336).

Aujourd'hui les bibliothéconomes pensent que la collecte d'un fonds d'une bibliothèque dépend de la mission que cette dernière est appelée à remplir.

Le choix est important et pour le bibliothécaire et pour le lecteur. Pour le premier, la production documentaire est si abondante dans le monde qu'il ne lui est pas possible de tout acquérir.

(1) MONTAIGNE (M. de). - Essais. - Paris : Garnier Frères, 1957. - (Classiques Garnier). - p. 376 (tome III).

Pour le second choisir un livre, c'est affirmer sa liberté. Un choix libre prouve que le lecteur est le sujet et non l'objet passif de sa lecture. Le choix n'est pas chose facile. Le même livre peut-être lu pour raison d'information, d'évasion, d'enrichissement intérieur, etc.

Le choix comme l'usage d'une oeuvre littéraire ou artistique se fait en fonction du profil d'un utilisateur ou d'un groupe d'utilisateurs.

b) Livres et l'usage qu'il faut en faire.

Dans les essais, se trouvent de nombreux témoignages relatifs à l'attachement du grand humaniste aux livres et à leur usage.

Dans le tome III le chapitre "Des trois commerces", il dit qu'il existe trois types principaux de plaisirs : l'amitié, l'amour et la lecture. De ces trois, la lecture est le plaisir le plus sûr grâce à sa constance et à la facilité de son service. Au même chapitre, il fait des livres des amis les plus fidèles, présents partout et prêts à lui rendre service aux heures heureuses comme aux tristes : "Cettui-ci côtoie tout mon cours et m'assiste partout... (O.C., III, 3, p. 335).

Au chapitre "Des livres" du même tome est une critique de ses lectures. En outre il nous dit comment par une lente familiarité, dès son enfance, il devient l'admirateur de la beauté antique.

Parmi les ouvrages des Anciens, ses préférences vont au théâtre, et à la poésie : "Dès ma première enfance, la poésie a eu cela, de me transpercer et transporter..." (O.C., I, 37, p. 109). Il se délecte de la lecture d'Ovide, de Virgile, de Plaute, de Térence, etc.

Cependant ses ouvrages de prédilection sont des ouvrages de morale. Il se préoccupe à peu près constamment des problèmes de conduite, de sagesse et de gouvernement de soi. A ce propos il interroge les historiens comme César et surtout Plutarque et Sénèque en vue de s'inspirer de leurs modèles de vie et d'action : "Les historiens sont ma balle droite... en toutes sortes c'est mon homme que Plutarque" (O.C., II, p. 175).

Entre les livres contemporains, il lit du Rabelais, du Boccace, etc. Il les classe parmi les auteurs plaisants.

Mais dans l'ensemble, le grand lecteur nourrit un dédain pour des ouvrages contemporains et médiévaux : "Quant aux Amadis et telles sortes d'écrits, ils n'ont pas eu le crédit d'arrêter seulement mon enfance" (O.C., II, 10, p. 171).

Cette attitude est due au renouveau des lettres antiques à l'époque. Lui comme ses contemporains humanistes voue un culte particulier à l'antiquité et à sa culture. Il croit que seule l'antiquité a des chefs-d'oeuvre dont l'influence peut enrichir l'expérience du présent.

Cette tendance se manifeste même de nos jours. La critique actuelle distingue ce qui est littéraire de ce qui ne l'est pas. Elle affiche un mépris pour certains genres ou certaines catégories de livres. Ainsi les livres dits à haut tirage (1) - livres de poche, livres pour la jeunesse, livres scolaires, encyclopédies et dictionnaires - sont-ils de qualité médiocre, car produits en un grand nombre d'exemplaires.

(1) Haut tirage : plus de 15 000 exemplaires et faible tirage : moins ou égal à 15 000 exemplaires cf. Cours de M.J. BRETON. - Littérature et le reste... fasc. I-II.

Selon le bon sens, ce classement des textes n'est pas évident. Aucun critère strict ne le justifie. Cette distinction entre le littéraire et le paralittéraire dépend du type de rapports entre le phénomène littéraire et les idéologies dominantes. Si ces dernières changent, le champ du littéraire se modifie.

Le statut social des textes est relatif. Il varie selon les goûts des générations.

L'attitude envers un livre même celle d'un seul écrivain ne peut rester stable durant toute sa carrière.

Ainsi grand admirateur des Anciens, Montaigne tient-il pour évidente leur supériorité sur les modernes. Mais peu à peu, il finit par comprendre que ces anciens sont d'un autre monde et qu'il n'a pas le même contexte socio-culturel avec eux. Il dit à propos de Socrate : "Ces vies célestes ont assez d'images que j'embrasse par estimation plus que par affection" (1). Dans le même ordre d'idées, il désapprouve le style de Cicéron dont "les discours sont bons pour l'école, pour le barreau et pour le sermon où nous avons loisir de sommeiller" (O.C., II, 10, p. 173).

En un mot l'humanisme de Montaigne n'est pas une imitation servile) de l'antiquité chefs-d'oeuvre de l'antiquité. P. Moreau souligne : "Ce qu'il emprunte aux anciens, il en fait sa propre substance" (1).

En effet il fait un tri et ne retient que ce qui peut-être assimilé par sa conscience. G. Milhaud d'ajouter : "Il donne l'exemple de lire les anciens en restant lui-même, en forgeant sa vie avec sa pensée" (2).

(1) MOREAU (Pierre). - Montaigne. - Paris : Hatier, 1938. - (Connaissances des lettres). - p. 87.

(2) MILHAUD (G.). - Montaigne : de l'homme à l'enfant, in "Europe (...)" n° 513-514, Janv. - Fév. 1972", p. 66-74.

Aujourd'hui on se pose la question de savoir s'il y a un sens à lire les vieux sages ou penseurs. Ces derniers étant d'un autre monde peuvent-ils nous être utiles et nous influencer existentiellement ?

Les théoriciens de la lecture comme J. ONIMUS (1) soutiennent qu'un dialogue avec le passé est possible surtout à travers certains chefs-d'oeuvre littéraires ou artistiques. Ces derniers ne sont pas des "productions d'époque". "Ils transcendent leur temps" en vertu de leur universalisabilité. Ils sont par là même susceptibles d'enrichir les expériences du présent. Leurs modèles de vie et d'action constituent des références inoubliables. Cependant les expériences des chefs-d'oeuvres du passé comme celles de ceux d'aujourd'hui sont à exploiter avec mesure, puisqu'elles comportent des avantages et des inconvénients. Montaigne le démontrera tout à l'heure.

c) Livres et l'usage qu'il ne faut pas en faire.

Au chapitre III du troisième livre des Essais, le grand humaniste donne les inconvénients des livres après avoir parlé des profits qu'il en tire. Il dénonce l'usage abusif du savoir livresque. Selon lui, le livre ne peut être un maître, mais un ami, qui assiste de ses conseils et permet de dialoguer, de réfléchir, d'adopter une opinion contraire ou semblable à la sienne.

Il consacre au pédant un chapitre du premier livre des Essais. Ici, ce qui l'irrite, ce n'est pas le savoir, mais un fatras de connaissances mal assimilées par la conscience. Pour lui, le pédant est instruit pour l'école et non pour la vie. Il ne suffit pas d'acquérir des connaissances, mais il faut savoir les mettre en pratique : "Fâcheuse suffisance qu'une suffisance pure livresque..." (O.C., I, 26, p. 75).

(1) ONIMUS (Jean). - Op. Cit. p. 112.

Il ne faut pas chercher à retenir mot à mot la pensée d'un auteur, mais en extraire ce qui semble utile à sa propre réflexion : "Savoir par coeur n'est pas savoir, c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa mémoire..." (O.C., I, 26,75).

Ce n'est pas la quantité de lectures qui compte mais leur qualité. Ainsi s'en prend-il à l'enseignant, au juriste et au médecin qui accumulent inutilement des connaissances au détriment du jugement : "Nous ne travaillons qu'à remplir la mémoire et laissons l'entendement vide... (O.C., I, 25, p. 69).

Donc le grand lecteur s'attaque à l'érudition livresque parce qu'elle pèse sur les intelligences et bien loin de les aider à s'affranchir, les étouffe. Cependant il demande que celle-ci soit assimilée et ne gêne pas la pensée. Il manifeste, somme toute, un intérêt pour les faits et non pour les théories.

C'est dans ce sens que la pédagogie actuelle de la lecture insiste sur la formation du goût et du jugement et non sur le par coeur.

La fréquentation des bibliothèques doit aider à l'enrichissement et non à l'acquisition d'une science indigeste.

Bibliothèque de Montaigne et ses relations avec l'extérieur

a) Montaigne et les autres bibliothèques :

Dans les Essais Montaigne nous décrit la situation et la forme de sa propre bibliothèque et nous parle de l'usage qu'il en fait.

Quant aux autres bibliothèques de son village ou de sa ville, on sait qu'elles ont existé, puisqu'il les compare à la sienne (1), et pas plus.

(1) cf. plus haut p. 19.

En outre parlant de l'usage abusif du livre, il cite en exemple les Goths, qui, lors de l'invasion de la Grèce, sauvent les bibliothèques du feu. Ces dernières, croient-ils exercent une influence amolissante et oisive sur leurs ennemis (O.C., I, 25, p.72).

A part cette image négative de la lecture, l'exemple de ses relations avec d'autres bibliothèques, le plus connu est celui de sa visite à la bibliothèque vaticane où il consulte avec ravissement les manuscrits de Plutarque, de Sénèque et de Virgile. A la même occasion, il scrute avec émerveillement un livre chinois... (O.C., Journal de voyage p. 495).

Bref, on ne sait pas trop de ses relations avec les autres bibliothèques.

Les bibliothéconomes actuels encouragent les relations de bibliothèque à bibliothèque par des échanges, dons, prêts, réunions professionnelles, etc. Il en résulte, selon eux, une connaissance enrichissante des bibliothèques entre elles et de leurs services.

Le grand humaniste trouve également dans ce genre d'activités un complément précieux pour le livre.

b) Vie de bibliothèque et relations de Montaigne avec l'extérieur.

Montaigne n'est pas seulement l'homme de bibliothèque. Il sait que celle-ci ne fournit que des connaissances théoriques insuffisantes pour faire de lui un homme d'action : "Il est malaisé, dit-il, que les discours et l'instruction (...) soient assez puissants pour acheminer jusqu'à l'action..." (O.C., II, 6, p. 156).

Pour être efficace sur le plan pratique, l'instruction doit être complétée par l'expérience. Celle-ci n'est possible que grâce aux contacts entre les hommes par les voyages, discussions, conversations, amitiés, etc.

Le grand humaniste connaît les ressources de la fréquentation du monde. Celle-ci permet de "frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui" (O.C., I, 26, p. 75). C'est ce qu'il appelle lui-même "commerce des hommes". Le voyage permet une observation directe, une découverte des faits nouveaux. Il fait remarquer à ce sujet : "Le voyage me semble un exercice profitable. L'âme y a une continuelle exercitation à remarquer les choses inconnues..." (O.C., III, 9, p. 156). Le monde est un livre plus pratique que le livre de bibliothèque.

L'"Art de conférer", auquel il consacre un essai du troisième livre, est également un exercice avantageux. Grâce à la discussion l'esprit se consolide au contact des autres et les facultés de jugement augmentent et s'améliorent : "L'étude des livres, souligne-t-il, c'est un mouvement languissant et faible (...), notre esprit se fortifie par la communication des esprits vigoureux et réglés..." (O.C., III, 8, p. 372-373).

L. DECAUNES s'accorde avec Montaigne pour dire : "La lecture a cet avantage de permettre l'approfondissement, la fréquentation assidue des textes ; mais je la crois inférieure quant à la force de contact, à la parole"... (1)

Aujourd'hui en ce qui concerne la recherche et la documentation scientifiques, on reconnaît l'insuffisance de la lecture. On souhaite qu'elle soit complétée par des rencontres. Celles-ci occasionnent des contacts personnels entre les hommes dans la même discipline ou d'une discipline à l'autre. Elles sont d'importantes sources d'information. Elles permettent de connaître tel livre, telle expérience de laboratoire, etc. dont on ignore encore l'existence.

(1) DECAUNES (L.). - Op. Cit., p. 224.

D'une manière générale le grand humaniste fait preuve de modération en ce qui concerne la jouissance du plaisir du texte. Cette attitude est due à son amour de la "sagesse tempérée" (2) ou morale de la mesure. Il soutient que les hommes les plus savants, ne sont pas les plus sages. Les lectures les plus difficiles, ne sont pas les plus instructives. Il préfère la qualité à la quantité. Dans l'éducation de l'enfant il fait autant de place au livre qu'à l'expérience due à l'observation directe de la vie.

(2) Expression de F. HELLENS. - D'une façon de lire Montaigne in "Europe... n° 513-514, janv.-Fév. 1972". - p. 38-42.

CONCLUSION

Tout au long de cette tentative d'analyse des expériences de M. de Montaigne relatives à l'acte de lire, il a été constaté que les conceptions de ce dernier sont étonnamment modernes. Il se fait le défenseur de la science des lettres et dénonce l'inculture et le caractère utilitaire des pratiques culturelles de ses contemporains. Il se montre partisan de la pédagogie de la lecture fondée sur le respect de la liberté et de la volonté de l'enfant. Il ajoute que l'apprentissage des pratiques culturelles doit être amorcé au plus tôt, de préférence dès l'âge de nourrice, et être suivi d'un entraînement régulier pour permettre leur intégration à la vie quotidienne.

Ses principes d'abord du livre préfigurent indubitablement les conduites de lecture préconisées par les tenants actuels. Il s'essaie aux stratégies de lecture dont l'étude est en vogue ("lecture nonchalante", "lecture sensuelle", "lecture compensatrice", "lecture critique" ...), mais il reste le praticien de la lecture-plaisir associée à la contestation.

Bien que passionné de lecture, l'auteur des Essais garde assez de lucidité pour en modérer l'usage". Il ne laisse pas les livres usurper sur la vie" (1).

Par ailleurs il sait que le livre est insuffisant pour un équilibre intellectuel, parce que pauvre en expérience. Celle-ci n'est fournie que par l'observation directe de la vie par les rencontres : voyage, discussion, amitié, profession, etc.

(1) MOREAU (Pierre). - Op. Cit., p. 89.

BIBLIOGRAPHIE

I - OUVRAGES SUR LA LECTURE

a) Monographies

- BARTHES (R.). - Le Plaisir du texte. - Paris : Le Seuil, 1973. - (Tel quel).
- BELLENGER (L.). - Les Méthodes de lecture. - Paris : P.U.F., 1978. - (Que sais-je ?).
- CACERES (G.). - La Lecture. - Paris : Le Seuil, 1961. - (Peuple et Culture).
- DECAUNES (L.). - La Lecture. - Paris : Seghers, 1976. - (Coll. Clefs).
- ESCARPIT (R.). - L'Ecrit et la communication. - Paris : P.U.F., 1973. - (Que sais-je ?).
- La Faim de lire / publié sous la direction de R.E. Barker et R. Escarpit. - Paris : UNESCO ; P.U.F., 1973.
- Groupe français d'Education nouvelle. - Le Pouvoir de lire, en collab., sous la dir. de J. Jolibert et R. Gloton. - Paris : Casterman, 1975. - (Orientations / E3).
- JEAN (G.). - Le Roman. - Paris : Le Seuil, 1971. - (Peuple et culture).
- MOHRT (M.). - L'Air du large : essai sur le roman étranger. - Paris : Gallimard, 1970.
- ONIMUS (J.). - La Communication littéraire. - Paris : Desclée de Brouwer, 1970. - (Culture et Savoir).
- POULET (G.). - La Conscience critique. - Paris : Corti, 1971.
- VERNIER (F.). - L'Ecriture et les textes : essai sur le phénomène littéraire. - Paris : Ed. Sociales 1974.

b) Articles de périodique

- JUNG (D.). - Jean Jacques Rousseau : livres, lecture et bibliothèques... Villeurbanne : Ecole Nationale Supérieure de Bibliothèques, 1979.

II - OUVRAGES DE ET SUR MONTAIGNE

a) L'Oeuvre de Montaigne

MONTAIGNE (M. de). - Oeuvres complètes en un seul volume. -
Paris : Le Seuil, 1966. - (L'Intégrale).

MONTAIGNE (M. de). - Essais. - Paris : Garnier Frères, 1957. -
3 vol. - (Classiques Garnier).

b) Etudes critiques

. Monographies

GIDE (A.). - Essai sur Montaigne. - Paris : Schiffrin, 1929.

JEANSON (F.). - Montaigne par lui-même. - Paris : Le Seuil,
1958. - (Microcosme).

MOREAU (P.). - Montaigne. - Paris : Hatier, 1938. -
(Connaissances des Lettres).

. Articles de périodique

Montaigne in "Europe, n° 513-514, Janv. Fév. 1972. - p. 3-175.

